
Préface

Sibylle Goepper et Nadine Willmann



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/1090>

DOI : 10.4000/allemande.1090

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014

Pagination : 267-271

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Sibylle Goepper et Nadine Willmann, « Préface », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 46-2 | 2014, mis en ligne le 29 juillet 2019, consulté le 13 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/1090> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.1090>

Ce document a été généré automatiquement le 13 juin 2021.

Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande

Préface

Sibylle Goepper et Nadine Willmann

- 1 Contrairement aux traditions d'autres pays, comme la France, le couple *Geist und Macht* (esprit et pouvoir) a entretenu et entretient en Allemagne un rapport complexe : il y fut distant, voire conflictuel avant la Seconde Guerre mondiale, comme l'avait déploré Heinrich Mann en son temps, et le resta à bien des égards en RFA après 1949. En RDA, il fut fluctuant, marqué successivement par l'espoir dans les années de construction et la désillusion à partir des années 1960. Selon Pascal Ory, qui s'en remet à la genèse française du terme, l'intellectuel est un « homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie »¹. Conjuguant les deux types de définition en vigueur, sociologique et éthique, il choisit de déterminer un statut, investi par une volonté individuelle tournée vers la collectivité. Défini de la sorte, l'intellectuel est nécessairement engagé. La notion d'intellectuel étant apparue dans la France de la Troisième République à la faveur d'une configuration historique déterminée, on ne s'étonne guère qu'en Allemagne, elle ait connu une fortune fort différente, sinon contraire. Première divergence avec le concept français, le terme *Intellektueller* a longtemps été chargé d'une connotation péjorative dont il ne s'est défait que partiellement après la Seconde Guerre mondiale. Il apparaît comme le pendant négatif du vocable *Geistiger* (*Geist* = esprit), qui demeure jusqu'à la Première Guerre mondiale la définition de prédilection des intéressés, et suppose une distinction fondamentale entre le monde spirituel et le monde matériel, notamment politique². Hauke Brunkhorst explique l'infortune, outre-Rhin, du type français de l'intellectuel par l'hégémonie entre 1860 et 1960 de professeurs d'université, qui, vecteurs d'une culture conservatrice, auraient érigé l'anti-intellectualisme en paradigme de la culture politique³. Pour sa part, Paul Noack impute leur marginalisation à leur « attitude de refus », procédant d'un sentiment d'être étrangers à l'État⁴, qui tirerait lui-même son origine, selon une thèse couramment admise, de la distinction historique établie en 1907 par Friedrich Meinecke entre « nation de culture » et « nation d'État ». À la fin du XVIII^e siècle, aurait germé la notion d'une communauté nationale culturelle antérieure à la nation politique, jusqu'au moment où l'invasion napoléonienne fit émerger une conscience nationale politique, qui à son tour prit corps autour des fondements de la « nation culturelle » : langue, culture et

littérature⁵. Selon Josef Jurt, le clivage entre *Geist und Macht* procéderait de la décentralisation du milieu littéraire et de l'influence restreinte de la bourgeoisie urbaine, qui conduisirent les intellectuels, évincés de la vie politique, à revendiquer le concept de *Kultur*⁶. Identifiée par Thomas Mann à « l'esprit, l'âme, la liberté et l'art »⁷, cette notion était antinomique de celle de *Zivilisation*, prisée par les milieux aristocratiques et synonyme d'un assujettissement de la culture à la politique. Ainsi la bourgeoisie aurait-elle décelé dans la culture un champ d'action à la mesure de son dynamisme, qui l'aurait dispensée d'intervenir dans les affaires politiques. Toutefois, le canon de l'homme de lettres apolitique fut remis en cause après le traumatisme du national-socialisme. La fin de la Seconde Guerre mondiale est marquée par l'aspiration de nombreux écrivains à devenir un facteur politique dans la Cité, en refusant désormais autant de se soumettre au pouvoir que d'en ignorer les agissements. Pour autant, la notion d'*Intellektueller* demeura longtemps taboue à l'Ouest, bien que le périodique du futur *Groupe 47*, *Der Ruf*, s'efforçât de la réhabiliter après 1945 et qu'Alfred Andersch lui conférât en 1947 une définition programmatique : la vigilance envers les adversaires de la démocratie⁸. Cette vocation inédite, rythmée par des phases d'avancée et de régression perceptible dans une rémanence de l'abstinence politique en RFA, prit des dehors très différents en RDA, où intellectuels « organiques » (A. Gramsci) et « partisans » (*parteilich*) s'engagèrent activement aux côtés du pouvoir du SED afin d'édifier la nouvelle société socialiste. Le processus au cours duquel nombre d'entre eux s'affranchirent de l'esprit partisan des débuts fut ponctué par la répression politique et culturelle des années 1953, 1956, 1968 et 1976. Cette dernière les mena à s'isoler de la sphère publique officielle ou, pour les plus radicaux, à quitter la RDA dans le cadre d'un exode qui ne s'interrompt qu'avec la chute du mur de Berlin en 1989.

- 2 En 2013, Günther Rüther formulait la thèse d'une normalisation du rapport entre intellectuels et pouvoir à partir des années 1990. On peut toutefois se demander si l'on n'assiste pas davantage à un effacement de cette figure dans l'espace public contemporain. Lors des virulentes polémiques des années 1990, les grands noms du *Feuilleton* littéraire des journaux ouest-allemands *Frankfurter Allgemeine Zeitung* et *Die Zeit* (Frank Schirrmacher, Ulrich Greiner), associés à certains critiques (Karl Heinz Bohrer), arguèrent de la « faillite morale » non seulement des écrivains est-allemands, mais également de leurs homologues de l'Ouest pour les sommer de quitter le champ politique et de se consacrer exclusivement à leur art. Ainsi le « cours de l'intellectuel » s'effondra-t-il dans l'Allemagne nouvellement réunifiée pour laisser advenir « les grands managers en tant qu'élite du monde globalisé » (Werner Mittenzwei). Force est en effet de constater que, là où l'on prédisait en 1990 que le « magistère moral » autrefois exercé par les écrivains le serait désormais par les journalistes, l'autorité de ces derniers semble passablement sapée par l'avènement de la société web 2.0.
- 3 Débutant à l'époque de l'immédiat après-guerre avec la contribution de Nadine Willmann et nous menant jusqu'à la période actuelle avec l'évocation des *think tanks* du SPD par Karim Fertikh, le présent dossier entreprend d'éclairer la problématique du rapport entre *Geist und Macht* en croisant les regards de germanistes, sociologues et historiens français et allemands. Pour ce faire, il se focalise sur la période 1945-1990 en RFA. Adoptant tantôt une perspective collective, tantôt individuelle, il présente des figures d'intellectuels de différente nature : intellectuels de parti (K. Fertikh), intellectuels journalistes, publicistes, auteurs (N. Willmann), philosophes, anthropologues (O. Agard et G. Plas), universitaires (A. Kwaschik), écrivains (F. Boll,

S. Mende, F. Baillet, S. Goepper). L'un de ses apports est de venir relativiser l'idée, largement répandue, selon laquelle les intellectuels auraient purement et simplement renoué avec l'apolitisme des époques précédentes durant l'ère Adenauer (N. Willmann). Avant et au moment de la fondation de la République fédérale, nombre d'entre eux tentèrent de jouer au sein de l'espace public en voie de (re)construction à la fois le rôle de médiateur décrit par Karl Mannheim et le rôle d'esprit critique préconisé par Edward W. Said, préparant ainsi l'émergence des grandes voix des décennies suivantes : celle de Jürgen Habermas (G. Plas) ou de Günter Grass (F. Boll) du côté de la gauche traditionnelle, celle d'Arnold Gehlen (O. Agard) parmi les conservateurs et, par la suite, celle de Carl Amery (S. Mende) chez les Verts.

- 4 On notera que plusieurs contributions soulignent l'importance de l'expérience de l'« étranger » dans la genèse d'un rapport inédit au politique en Allemagne, qu'il s'agisse d'exil ou d'appartenance à une autre nationalité : tel est le cas pour les chefs idéologues du SPD au XIX^e siècle (K. Fertikh), pour les intellectuels ayant fui le Troisième Reich (N. Willmann) ou quelques décennies plus tard la dictature du SED (F. Baillet, S. Goepper). Ainsi la double perspective RFA-RDA, qui s'imposait étant donné la période considérée, est-elle traitée de manière originale, puisque la république socialiste est présente à travers deux écrivains « transfuges » installés en RFA après 1976. La situation « entre les champs » qui est la leur contribue à renouveler le rapport des intellectuels à la politique, de même que la perception qu'en a l'opinion publique ouest-allemande. Lorsque le modèle étranger, tel que celui de l'intellectuel « à la française », est « traduit culturellement », cette position s'avère particulièrement féconde (A. Kwaschik).
- 5 Un tel transfert a cependant ses limites : comme le rappelle K. Fertikh, le terme « intellectuel » ne correspond pas à une auto-désignation chez les personnels du parti social-démocrate (SPD), signe qu'il ne s'est pas totalement imposé en RFA. F. Boll souligne quant à lui que la dichotomie française entre littérature engagée et Art pour l'Art n'est pas satisfaisante pour éclairer l'engagement des écrivains pour le SPD dans les années 1960. Ce sont donc autant de négociations, de variations et de synthèses caractéristiques du champ ouest-allemand qui s'offrent à nous. Enfin, le cas des intellectuels écrivains révèle de la façon la plus aiguë l'impossible dépassement du clivage entre esprit et pouvoir : Carl Amery, Günter Grass, Thomas Brasch ou encore Jürgen Fuchs illustrent chacun à leur tour la désillusion face au politique, en même temps que la volonté inébranlable de poursuivre l'engagement. Les troisièmes voies qu'ils incarnent, aux côtés des autres personnalités évoquées, peuvent être considérées comme le fil conducteur de ce numéro.
- 6 Nadine Willmann se concentre sur la période de l'immédiat après-guerre pour offrir un vaste panorama des réflexions relatives à l'avenir de l'Allemagne émanant des intellectuels exilés ou restés dans le pays. Il apparaît que, malgré leur hétérogénéité, nombre d'entre eux partagent la conviction qu'il leur revient, à l'« heure zéro », de se constituer en tant que « conscience de la nation » afin d'influencer la reconstruction politique de leur pays. Souvent abstraits, les projets qu'ils proposent ne seront pas concrétisés par le pouvoir en RFA, d'où le retour à un certain abstentionnisme dans les années 1950. Néanmoins, la thèse d'une « restauration » sous l'ère Adenauer apparaît aujourd'hui infondée ; par leur engagement inédit dans la sphère politique, ces personnalités posèrent au contraire les fondements de la modernisation de la société ouest-allemande. Karim Fertikh éclaire pour sa part les transformations socio-

historiques internes du SPD après 1945 et ce, en présentant l'évolution des figures d'intellectuels siégeant dans les commissions en charge de la production programmatique du parti. Après une esquisse générale menant jusqu'aux années 1990, son étude se concentre sur la période charnière des années 1920 et 1950. Elle met alors en évidence comment, lors de la réorganisation du parti, les ouvriers-intellectuels formés dans les rédactions des journaux sociaux-démocrates cédèrent la place aux experts et aux universitaires, avec pour conséquence une hétéronomie grandissante de la certification scientifique de la doctrine du SPD.

- 7 Nul doute que les rapports plus étroits entre le principal parti d'opposition et le monde académique favorisent dès les années 1950 la diffusion, certes lente et malaisée, d'idées alternatives, préparant elles-mêmes l'émergence d'une nouvelle génération d'intellectuels. Guillaume Plas analyse les premières interventions journalistiques de Jürgen Habermas dans l'Allemagne adenauerienne (entre 1953 et 1962), en tant que documents à valeur historique. Ces articles attestent de la genèse difficile d'une voix intellectuelle critique à l'égard notamment du rapport de la RFA à son passé, à une époque peu propice du fait de la politique menée par le gouvernement ou de la mentalité dominante au sein de la population. L'étude de la réception de ces textes met en lumière le rôle de catalyseur que joua Habermas dans la constitution progressive d'un plus large espace de discussion. Dans la RFA des années 1960, on observe également des mutations du côté des conservateurs qui, s'ils affichent leur défiance devant certaines évolutions de la société ouest-allemande, adaptent néanmoins leur pensée à ce nouveau contexte. À travers l'exemple d'Arnold Gehlen, Olivier Agard analyse un conservatisme qui, en s'appuyant sur l'anthropologie philosophique qui lui sert d'arrière-plan, fonde le besoin d'institutions stabilisatrices de l'homme dans la nécessité de remédier à son instabilité structurelle. Bien qu'il distingue dans la société de masse moderne le signe d'un déclin des institutions et ne puisse être considéré comme un conservateur libéral à l'instar de Hermann Lübbe ou d'Odo Marquardt, Gehlen finit par accepter le système politique et économique de la RFA en qui il voit un rempart contre la montée de l'individualisme.
- 8 La redéfinition des lignes de front du paysage intellectuel ouest-allemand après 1945 et l'ouverture progressive de l'espace public à des opinions contradictoires expliquent certainement la réception importante et positive dont font l'objet les travaux du germaniste alsacien Robert Minder. Anne Kwaschik décrit comment depuis une position située à l'entre-deux des champs intellectuels français et allemand, ce dernier parvient à importer le modèle pourtant peu transférable de l'intellectuel « à la française » en RFA. Or ce processus de « traduction culturelle » (S. Lässig), qui s'appuie sur la présence dans l'imaginaire collectif des Allemands de la référence à la figure française, concourt lui aussi à ce que soit renégociée la position de l'intellectuel dans la société ouest-allemande d'avant 1968. Cette revalorisation est confirmée par la contribution de Friedhelm Boll qui s'intéresse à la relation privilégiée et inédite entre le chancelier Willy Brandt et Günter Grass à travers leur correspondance, en l'éclairant à la lumière de différents rôles de ce dernier, écrivain célèbre, intellectuel critique, conseiller et allié lors des campagnes électorales. Il décrit le bénéfice mutuel que les deux hommes ont tiré de leurs rapports, aboutit cependant à la conclusion que l'on ne saurait les qualifier d'amitié, Grass outrepassant souvent sa fonction autodésignée de critique. La contribution de Silke Mende est consacrée à un personnage prédominant du mouvement vert en RFA, l'auteur bavarois et activiste écologiste Carl Amery, et s'interroge sur la pertinence de sa désignation comme « *movement intellectual* » pour les

premiers Verts. Elle étudie la fonction de pivot qu'il assumait entre le mouvement essayant et le milieu de gauche libérale susceptible de le soutenir et ses efforts pour donner au jeune parti un soubassement théorique consistant (notamment concernant le conservatisme et le progrès ou la dichotomie droite/gauche), lui conférant une crédibilité indispensable. Les articles de Florence Baillet et Sibylle Goepper se penchent pour leur part sur la trajectoire divergente de deux auteurs passés de RDA en RFA. Florence Baillet explique que l'écrivain est-allemand Thomas Brasch, après son passage à l'Ouest en 1976, a toujours rejeté l'étiquette de « dissident » que les médias ouest-allemands lui associaient et a préféré mettre l'accent sur les implications politiques de son travail artistique à l'attitude de l'intellectuel engagé. Celui-ci, plutôt qu'un « message », offre ce que Jacques Rancière qualifie de nouveau « partage du sensible ». Ainsi s'esquisserait l'analyse d'une nouvelle portée politique de cette génération « intermédiaire » d'écrivains est-allemands, entre « socialistes réformistes » et « nés dedans ». Sibylle Goepper montre au contraire comment Jürgen Fuchs, après son expulsion à l'Ouest en 1977, s'impliqua résolument dans la sphère politique, dénonçant les méthodes de la Stasi et refusant de séparer paix et droits de l'homme, ce qui suscita la froideur de la gauche intellectuelle ouest-allemande. Les cahiers de photocopies qu'il transmet de l'autre côté du Mur, lesquels fournissaient des informations à l'opposition de RDA et confortèrent la « gauche authentique » prônée par Manès Sperber, ainsi que le bilan sévère sur la RDA qu'il tenta de propager au moment de la réunification, complètent son parcours d'intellectuel « à la française ».

NOTES

1. Pascal ORY, Jean-François SIRINELLI, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 10.
2. Dietz BERING, *Die Intellektuellen. Geschichte eines Schimpfwortes*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1978, p. 326-330.
3. Hauke BRUNKHORST, *Der Intellektuelle im Land der Mandarine*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1987, p. 12 et 29.
4. Paul NOACK, cité d'après Hans-Manfred BOCK, « Der Intellektuelle und der Mandarin ? Zur Rolle des Intellektuellen in Frankreich und Deutschland », in : *Frankreich-Jahrbuch 1998*, Opladen, Leske + Budrich, 1998, p. 46.
5. Josef JURT, « Littérature, politique et identité nationale en Allemagne et en France », *Recherches et travaux*, 56 (1999), p. 65-68.
6. *Ibid.*, p. 70.
7. Thomas MANN, *Considérations d'un apolitique*, trad. par Louise Servicen et Jeanne Naujac, Paris, Grasset, 1975, p. 35.
8. Dietz BERING, « 'Intellektueller' bei der frühen Gruppe 47 », *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur*, 32/1 (2007), p. 207.

AUTEURS

SIBYLLE GOEPPER

Maître de conférences à l'Université Jean Moulin Lyon 3

NADINE WILLMANN

PRAG d'Allemand à l'Institut d'études politiques de Strasbourg et docteur en études germaniques